

Olivier Jacquemond

Paris happening

roman



MERCVRE DE FRANCE

Extrait de la publication

DU MÊME AUTEUR

Fiction

LE CHŒUR DES TRISTES, Mercure de France, 2011

NEW YORK FANTASY, Mercure de France, 2009

ACRYLIQUE, Sens & Tonka, 2002

Essais

LE JUSTE NOM DE L'AMITIÉ : POUR UNE AMITIÉ
SANS VISAGE, Nouvelles Éditions Lignes, 2011

LES 3 SECRETS, Sens & Tonka, 2008

Poésie

TOIT, TWIN TOWERS, Gravures de Jean-Claude Auger, Le
Regard du texte, 2008

BLANCHÂTRE, Dessins de Dominique le Tricoteur, Centre Ven-
dôme pour les Arts Plastiques, 2003

PARIS HAPPENING

Olivier Jacquemond

PARIS
HAPPENING

ROMAN



MERCURE DE FRANCE

© *Mercure de France*, 2013.

Extrait de la publication

*Pour Delphine Japhet,
ma première lectrice.*

Thomas Eglof se tenait, si c'était bien lui, au comptoir. Les épaules branlantes, les yeux rivés à sa bière, il semblait près de choir. « Thomas Eglof? » Il a faiblement incliné sa tête vers moi, et m'a regardé d'un air égaré tandis qu'il s'agrippait à son verre. « Je m'appelle Jacques Dolence, je souhaiterais vous parler de Soul Lehmann. Vous l'avez connu, n'est-ce pas? » Ses yeux se sont embués, et, après s'être dégagé la gorge, il a répété, lentement, le nom de Soul Lehmann, comme s'il cherchait à s'assurer que les sons formaient bien un syntagme. Un court instant, j'ai cru que ce serait tout ce que je pourrais obtenir de lui. Mais, par chance, ce nom a mis en branle la machine grippée. Timidement, il a ajouté avec une émotion perceptible, « c'est mon ami Soul ». À l'autre bout du comptoir, j'ai entendu un consommateur bramer, « oh, vas-y Thomas, parle nous de Soul Lehmann qu'on rigole un peu ». Et tous les habitués, de façon étrange-

ment coordonnée, se sont mis à glousser, comme devant une sacrée bonne blague. Je me suis mordu l'intérieur de la joue, un de mes tics pour réguler la pression sanguine qui montait au cerveau, mais, fort heureusement, Thomas ne prêta guère attention à leurs moqueries. « C'est mon ami, Soul. Le meilleur que j'aie jamais eu. Je l'ai connu par ici. Il avait un talent fou, je l'ai senti tout de suite. On a vécu ensemble à New York. C'est moi qui l'ai encouragé à me rejoindre, lui, il savait pas qu'il possédait un tel don. Et je pensais vraiment qu'il était né pour partager sa musique. Alors, moi, j'ai plaqué mon job de mécano, et je suis parti à New York. De là-bas, je lui ai envoyé une carte postale pour qu'il vienne. Je lui ai dit que c'était le paradis. » Il s'est mis à rire, en sourdine, comme pour lui-même, « c'était pas tout à fait le paradis, mais il faut savoir provoquer la chance quand elle frappe pas à votre porte ». Sa réponse ne me satisfaisait pas pleinement, il manquait trop de liaisons. Et puis, je savais reconnaître des mots usés à force d'être employés, un récit fatigué à force d'être confié au tout-venant. Alors, j'ai insisté. Je n'avais pas effectué tout ce chemin, traversé l'Atlantique, retrouvé la trace de Thomas Eglof, pour me contenter des miettes d'un plat réchauffé. J'en voulais davantage. « Vous avez vécu ensemble, c'est ça? Combien de temps? » Il a tenté de m'attraper par la chemise, mais

sa main a ripé, il a basculé vers moi et m'a collé son haleine de chien errant sous le nez, « vous me croyez? — Bien sûr que je vous crois. — Ici, tout le monde se moque de moi. Ils pensent que tout ça c'est dans ma tête ». Appuyant démonstrativement son propos, il s'est tapé le front avec le dos de sa main, et a laissé retomber celle-ci, corps gisant sur le zinc. Thomas a commencé à sangloter. « Je sais que c'est la vérité. Je leur dirai. — Vous feriez ça? — Bien entendu! Mais pourriez-vous m'en dire plus? » Thomas m'a raconté leurs débuts difficiles à New York. « Je travaillais comme plongeur dans un restaurant et Soul se produisait dans des basket houses et hootenannies, il était payé au chapeau. On n'avait pas beaucoup d'argent, on vivait dans un petit appartement très sombre et très triste à côté de Washington Square. On n'avait qu'un poêle à bois pour se chauffer l'hiver. Soul détestait le froid, il râlait tout le temps. On dormait l'un contre l'autre, on gardait nos vêtements et parfois même nos chaussures. Et quand il dégottait une petite lououte, il découchait, parfois pendant une nuit, parfois pendant plusieurs semaines. Soul a toujours plu aux femmes, pour ça, il avait du succès! » Au fil des phrases, ce corps sans mât paraissait se regonfler tandis qu'il se regorgeait de souvenirs. Je n'osais plus l'interrompre. Il avait toute mon attention. « On s'est bien

amusés. Soul a commencé à se faire admettre dans la communauté folk, il a participé à l'enregistrement d'un album de Paul Vald, une peinture, au Studio A, et le producteur l'a remarqué, l'a fait signer. Il a enregistré son premier album. Et là, tout a changé. Sa notoriété a dépassé la scène folk. La presse s'est intéressée à lui et il a pris ça avec décontraction et une grosse dose d'humour. Soul se décrivait comme un sale morveux, et tout d'un coup on l'écoutait religieusement. Il n'en revenait pas. Tout ce qu'il disait, ils en ont fait de l'or. Ils ne s'apercevaient même pas qu'il se foutait d'eux — Eux? Qui ça? — Les journalistes. Ils étaient tellement coincés, sinistres. Ils s'attendaient à ce qu'il délivre un message. Et Soul, il ne fallait surtout pas lui tendre le crachoir, car il aimait dire tout et n'importe quoi. — Il faisait de la provoc? — Nan, pas délibérément en tout cas. Il racontait tout ce qui lui traversait l'esprit, et c'était pas toujours très clair, mais il était tellement tenace, intense qu'il réussissait à donner le tournis à ses interlocuteurs. On avait envie d'être dans sa tête, Soul avait ce pouvoir-là sur les gens. » Et, sans signe avant-coureur, la lumière s'est éteinte en Thomas comme si elle était contrôlée depuis le début par une minuterie invisible. J'ai tenté de ranimer la conversation en douceur. « Thomas, qu'est-ce qui s'est passé ensuite? » Sa lèvre inférieure s'est mise à trembler si fort que j'ai eu peur que sa

mâchoire ne se déboîte. Il a murmuré quelques paroles avant d'exploser, « je l'ai abandonné. Je l'ai abandonné. J'ai fait tant de bêtises. C'est mal! C'est mal! C'est très mal! » Je n'ai pas insisté, d'autant que je connaissais cette partie de l'histoire... Sa mère me l'avait racontée. Je m'étais présenté un peu plus tôt dans l'après-midi à son domicile, la seule adresse répondant dans le coin au nom d'Eglof. « Vous êtes un ami de Thomas? — Pas exactement... Je suis un proche de Soul Lehmann. — Oh, il sera tellement heureux! Si vous saviez comme il l'aime! C'est la seule chose qui le fait rester parmi nous. Si vous saviez comme il est triste de ne plus avoir de ses nouvelles. » Cette femme très digne m'avait invité à entrer, m'avait parlé de son fils. Elle était intarissable sur le sujet. « Il peut être si gentil, si doux, mais c'est compliqué pour une femme de mon âge d'avoir à s'occuper d'un grand gaillard comme lui. » Je m'étais risqué à demander pourquoi Thomas vivait sous son toit. « C'est un bon garçon, mais il a de gros problèmes. Il a été placé dans différents établissements psychiatriques. Je ne pouvais pas laisser faire ça... Vous comprenez, c'est mon unique fils, je n'allais tout de même pas l'abandonner. Quelle mère aurais-je fait? » Elle m'a parlé du quotidien, de son traitement, et elle m'a avoué qu'il arrivait souvent à Thomas de se mettre dans des états terribles. « Des bourrasques! Il a déjà

levé la main sur moi, vous savez. Alors, moi, je me réfugie dans ma chambre, je l'entends hurler, mais il finit toujours par se calmer. Ce n'est pas sa faute, ce n'est pas lui. Il y a un démon qui le tourmente. Il n'est plus vraiment maître de lui-même dans ces moments-là. Il est effrayant. » J'avais toujours eu ce don — mais s'agissait-il vraiment d'un don tant il m'avait joué des tours par le passé? — de provoquer les confidences. Comme si les gens savaient que leurs secrets seraient bien gardés auprès de moi. Adolescent, c'était difficile à vivre. D'après ma petite amie, Chloé, cette faculté avait quelque chose à voir avec ma sensibilité aiguë. Exaspérée par mon attitude compréhensive, elle m'avait un jour craché, « tu me fous la frousse avec ton empathie. On ne sait jamais ce que tu penses *vraiment* ». Le mot avait giclé. Je souffrais d'un trop grand souci de l'autre. Une sollicitude quasi pathologique qui m'amenait à décharger autrui de ses tourments, de ses peines. Ça a probablement ralenti mon développement personnel. Toujours est-il que si je n'ai pas réussi à me défaire de cette faculté, j'ai au moins appris à en tirer un certain profit, de sorte qu'aujourd'hui, je me sens capable d'écouter, et de soulager les consciences en trouvant les mots justes, ceux auxquels les gens ne croient plus. « Ce que vous faites, Madame, est... admirable. » Radieuse, elle m'a proposé de voir des photos de Thomas,

jeune, « si vous le souhaitez. Je ne veux pas vous embêter ». Elle a tiré un album de la bibliothèque, et nous nous sommes installés sur la table à manger où elle avait déposé un plateau avec du thé et des petits biscuits secs. « Regardez comme il était beau. » Thomas avait de longs cheveux bouclés, des yeux clairs, un air poupin, et un sourire débordant du cadre. Il était beau, effectivement. J'avais une certaine faiblesse pour les documents datant des années 60-70. Je trouvais la jeunesse d'alors incarnée. Elle connaissait son texte, son rôle dans la grande distribution de l'Histoire. « Il a l'air heureux. » Et elle, acquiesçant doucement, « oh, il l'était. Trop d'ailleurs. Thomas était excessivement confiant. Il ne s'occupait pas de l'avenir, il vivait au jour le jour, fauché. Moi, je le mettais en garde. Je lui disais qu'il fallait faire attention. Vous savez, Soul a la musique, mon fils, lui, il n'avait que Soul. Je lui disais que c'était dangereux de se reposer sur les épaules de quelqu'un. Qu'il devait lui aussi trouver sa voie. Mais il s'en moquait. Il pensait qu'il arriverait toujours à s'en sortir. Il était très débrouillard et avec ça un sacré coquin ! » Mon œil s'est arrêté sur une photo où l'on voyait Soul et Thomas poser ensemble. Soul était assis par terre, la guitare sur les genoux, tandis que Thomas le regardait, hilare. « Prenez-la. Si ça vous intéresse, Thomas conserve beaucoup d'autres documents dans sa chambre. » Nous

sommes montés à l'étage. Elle a poussé une porte. Une chambre d'adolescent. Des posters jaunis de gloires ternies au mur. Personne ne méritait de terminer ainsi. Elle m'a montré une vieille malle, au pied du lit, « je peux l'ouvrir ? » Elle m'y a encouragé. Ma prévention n'avait pas lieu d'être. Il vivait sous son toit, il était placé sous sa surveillance. Un fou n'avait plus droit à son intimité. Il y avait dans cette malle des centaines, peut-être des milliers, de coupures de presse, d'articles. Sur Soul Lehmann. C'était déroutant. Je n'avais nulle envie de me plonger dans ce fatras, produit du désordre mental de Thomas. « Et votre fils, est-il possible de le rencontrer ? » Elle m'a parlé du pub irlandais, « au coin de la rue. Vous êtes sûr de le trouver, il y passe toutes ses journées ». Et effectivement, Thomas était là. C'était celui des photos, indéniablement, mais il n'était plus tout à fait lui-même, comme s'il avait pris le parti de s'absenter, de se retirer loin de nous, dans un cagibi de la conscience, et de laisser à la folie le soin de le représenter. La folie, ai-je pensé, est le masque de l'anonymat. Où était passé cet homme dont seul le nom de Soul Lehmann parvenait à stimuler un retour de vie ? Il n'y avait pas grand-chose à espérer de lui. Tout ce qu'il m'avait raconté, je l'avais lu, avec force détails, dans des ouvrages, des biographies, des interviews de Soul Lehmann. Celui-ci avait en effet fui son

Minnesota natal pour gagner New York. Comme les hobos, il avait sauté dans des trains de marchandise, avait fait de l'auto-stop à travers les États-Unis. Il avait dix-sept ans. C'était un gamin, pas même en droit de boire de l'alcool. Qu'est-ce qui tenait de la mythologie, qu'est-ce qui relevait de la vérité factuelle? Soul Lehmann avait brouillé les pistes avec tant de soin qu'il semblait lui-même ne pas être en mesure de démêler le mensonge de la vérité. Comme s'il avait fini par se perdre quelque part dans les circonvolutions de son récit baroque. « Au fond, avait-il déclaré à un journaliste qui cherchait à le titiller, je ne me suis jamais senti concerné par la vérité. C'est ennuyeux, souvent fade. C'est une plaine morne, comme les espaces de mon enfance. Qui veut entendre la vérité? Tout le monde prétend la chercher, mais nous nous vautrons avec allégresse dans le mensonge. Ce qui m'intéresse, ce sont les paysages accidentés, vallonnés, ce qui bouche la ligne d'horizon. Sinon, je m'ennuie. Vu que la vérité est rarement à la hauteur de mes visions, j'invente. Je crée pour prendre du champ. Si vous avez un problème avec ça, c'est que vous manquez cruellement d'imagination. Regardez vos vêtements par exemple. C'est votre femme qui les choisit pour vous le matin? — Non. — On croirait pourtant. On se dit en vous voyant "tiens, ce mec est habillé par sa femme"... Je ne me sens

pas tenu de dire la vérité. C'est un truc de journalistes, de pense-petit. » Ce ton mordant déstabilisait généralement ses interlocuteurs, surtout les plus âgés. Ce qui avait l'heur de plaire à Soul. Il bluffait et ça marchait. Pourtant, si on se penchait sur sa biographie — il semblait sincèrement étonné que certains aient l'outrecuidance de le faire — on pouvait facilement remonter jusqu'à cette vérité qu'il qualifiait de négligeable. Né en 1940, arrivé à New York en 1959. Il avait dix-neuf ans et non dix-sept ans. Avait-il voulu taire son passage sur les bancs de l'université, lui qui avait déclaré un jour sous forme de plaisanterie qu'il était un analphabète doté de lettres ?

Thomas Eglof ne m'avait rien révélé de significatif. Si je m'étais rendu à Tulsa où il résidait désormais, c'est parce que Soul Lehmann m'avait parlé de lui, incidemment, au détour d'une conversation téléphonique, et que j'avais une envie insensée d'en savoir plus, quitte à outrepasser mes attributions. Comment se faisait-il que les mentions à Thomas fussent si rares dans les biographies de Soul Lehmann alors qu'il avait joué, au moins au début, un rôle essentiel ? Premier fan, Thomas l'avait encouragé à se lancer, à tenter sa chance. « Je ne m'étais jamais demandé ce que les musiciens, les chanteurs, faisaient de leur vie. Ils chantaient, ils jouaient, la preuve, je les entendais à la radio... Mais je n'imaginai pas que c'était un métier. Un loisir,

une passion, d'accord. Mais un métier... Gagner de l'argent en chantant. Je viens d'un milieu où les gens travaillent dur. Alors ce qui se passait dans les grandes villes comme New York, je m'en fichais pas mal. C'est Thomas qui a insisté, il a fini par me convaincre que ma place était là-bas. Ouais, bof. » Et l'œil frisant, « il n'en savait rien. C'est lui qui rêvait de New York. Il s'imaginait que ça pourrait être "le lieu", et il m'a vendu le truc, "tu verras, tout est si facile. Les filles sont incroyables". Quel foutu mythomane! Si j'en suis là aujourd'hui, c'est à cause des phantasmes d'un gars du Midwest. Qu'est-ce que tu dis de ça? Soul Lehmann est la création d'un esprit dérangé. » J'avais été très sensible à la manière dont il appuyait lymphatiquement sur « là-bas » alors que la tonalité générale de l'entretien était vive, voire querelleuse (chose sur laquelle il ne fallait surtout pas s'arrêter, sauf à vouloir lui servir d'appât. L'esprit de Soul ne semblait devoir s'épanouir que sur un registre combatif de communication). « Là-bas » était une façon de souligner, de prononcer son dédain envers l'industrie musicale et la communauté artistique. « Tous les gens que j'ai admirés ne se sont jamais présentés en tant qu'artistes, mais comme des musiciens. Franchement, il faut que cette société soit bien engagée sur le chemin de la décadence pour porter aux nues les artistes et en faire des symboles, des porte-paroles. Je ne

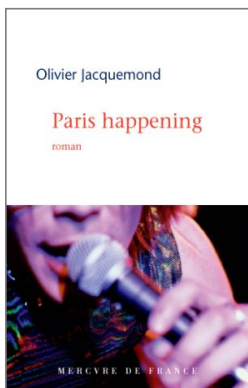
m'intéresse plus qu'aux biographies, Napoléon... Churchill... Lincoln... ça c'est des hommes. Même un taré comme Hitler ou un paranoïaque comme Staline. Mais les artistes, *sérieusement*? C'est quoi? Ce n'est même pas un statut. Nous sommes des bouffons, des amuseurs publics. »

Après avoir payé une bière — c'était le moins que je pouvais faire — à un Thomas devenu mutique, je l'ai raccompagné chez lui. Sa mère m'a remercié mille fois. « Revenez bientôt nous voir. Vous savez, Thomas a tellement besoin de soutien. » Je lui ai assuré que je n'y manquerais pas. J'ai marché jusqu'à ma voiture de location. J'ai branché le GPS. Direction Chicago. J'allais devoir rouler une grosse partie de la nuit. Je comptais arriver aux alentours de 9 heures, faire un rapide saut à l'hôtel Sutton, au 21 East Bellevue Place, avant de prendre mon vol de 12h 45 à destination de Paris Charles-de-Gaulle. J'étais invité à la plupart des concerts que Soul Lehmann donnait à travers les États-Unis — depuis 1982, il snobait le continent européen. Je déclinais généralement, mais pas cette fois. Avant de donner mon accord, j'avais toutefois consulté à Paris une carte sur Internet et j'avais constaté que Tulsa, où vivait la mère de Thomas, se trouvait à 1 200 kilomètres seulement de Chicago. C'était jouable. Quitte à rater un concert qui, de toute façon, ne m'aurait pas apporté beaucoup d'enseignements. Qui plus est, je n'étais pas

*Achevé d'imprimer
sur Roto-Page
par l'Imprimerie Floch
à Mayenne, le 10 janvier 2013.
Dépôt légal : janvier 2013.
Numéro d'imprimeur : 83591.*

ISBN 978-2-7152-3318-8/Imprimé en France.

245129



Paris happening

Olivier Jacquemond

Cette édition électronique du livre
Paris happening d'Olivier Jacquemond
a été réalisée le 30 janvier 2013
par les Éditions du Mercure de France.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782715233188 - Numéro d'édition : 245129).

Code Sodis : N53300 - ISBN : 9782715233201
Numéro d'édition : 245131.